

premières ententes dans les lettres de M^{gr} Grandin et dans celles de la supérieure générale. Grandin souhaitait que les religieuses puissent être absolument chez elles à Onion Lake et administrer toutes leurs affaires². À l'école, les relations entre les sœurs et les oblats furent en général toujours basées sur le respect et la bonne entente. D'ailleurs, les provinciaux oblats suggéraient à leurs principaux d'être «déliés» avec les sœurs³. Dans leurs relations mutuelles, les oblats et les religieuses illustrent les valeurs acceptables à leur époque. Dans une lettre, datée d'août 1934 et adressée à son provincial, le père Pratt écrit que la supérieure «n'ayant plus les livres ni à répondre aux Indiens pourrait consacrer presque tout son temps aux travaux de la maison»; et il ajoute aimer mieux «avoir des hommes pour les travaux extérieurs et la surveillance des garçons que des sœurs»⁴. Le gouvernement d'Ottawa, à cause d'une politique qui serait considérée de nos jours comme hautement sexiste, aurait insisté pour que les oblats déjà surchargés de travail, avec leur ministère auprès des communautés autochtones et blanches, prennent pourtant la responsabilité de l'administration de l'école en 1934. On peut comprendre que ce passage des responsabilités en 1934 ne se fit pas facilement⁵. Les religieuses deviennent à cette date les «collaboratrices» des oblats; elles peuvent cependant diriger l'infirmerie, tâche considérée comme permettant de «faire du bien aux âmes»⁶.

En février 1970, le ministère des Affaires indiennes entame les discussions qui vont conduire à la fermeture de l'école résidentielle. Toutefois, les autochtones voudraient garder le personnel religieux⁷. La même année, on entreprend la construction d'un nouvel édifice, qui va servir d'école du jour; elle ouvre officiellement ses portes en 1973. Le 1^{er} juillet 1974, en quittant ce que les sœurs de l'Assomption appelaient la «résidence», c'est la fin officielle de l'école résidentielle d'Onion Lake, baptisée plusieurs années auparavant «Château Blanc»⁸; elle tombe sous le pic des démolisseurs dès le 27 août 1974. Pour les oblats et les religieuses, sa fermeture est un moment très triste de leur histoire dans l'Ouest canadien. Le père Martin Michaud, administrateur à ce moment, nota:

This marks the end of a field of action of forty or more years in this Residential School where we have contributed in one way or another to make people

happy. We are seeing the end of a life of devotedness in this milieu where so many worries, so much sweat, and so much work have left their stamp on so many of our predecessors and on our present collaborators⁹.

Malgré la fermeture de l'école résidentielle, les religieuses demeurent à Onion Lake. À partir de 1970, elles remplissent de plus en plus des tâches à l'église, réservées auparavant aux oblats, et elles continuèrent à se dévouer avec les oblats dans la communauté d'Onion Lake¹⁰. Vers la fin des années 1970, elles jouent un rôle de plus en plus actif dans l'évangélisation et la préparation des autochtones aux sacrements. Elles passent beaucoup de temps à préparer les mères aux baptêmes des enfants.

LE RÔLE DE L'ÉCOLE RÉSIDENTIELLE ET SON FONCTIONNEMENT

L'école résidentielle d'Onion Lake était une institution nouvelle sur la réserve. Son rôle était de préparer l'avenir des enfants et de faire de ceux-ci de bons chrétiens. Elle devait permettre aux enfants d'affronter le monde à venir et d'améliorer leur situation matérielle, tout en restant dans leur cadre, et les mettre sur la voie du succès, un principe universel en éducation. Le gouvernement était responsable de l'amélioration matérielle alors que les Églises devaient s'occuper de la formation chrétienne tout en soutenant le but pratique du gouvernement. Le gouvernement concerné avait la charge des programmes d'études, et les missionnaires s'occupaient de l'aspect moral et chrétien de l'éducation offerte aux enfants; quant aux questions de discipline et de finances, elles étaient réglées après une entente entre les oblats et le gouvernement fédéral¹¹.

Tout au long des années, les responsables de l'école se sont interrogés sur le meilleur programme à suivre dans l'enseignement aux autochtones. Leur fallait-il un programme spécial? La majorité des oblats auraient préféré un tel programme. Mais, dans l'ensemble, on a retenu le programme offert dans les autres écoles aux enfants qui n'étaient pas autochtones¹². Dans les vicariats du Mackenzie et du Keewatin, les oblats étaient à peu près libres de choisir le programme enseigné. Mais dans les provinces oblates, telle que la province de l'Alberta-Saskatchewan, dont faisait partie

Onion Lake, le «programme des écoles indiennes est le même, d'après la loi, que celui des écoles blanches». «Et très souvent les inspecteurs insistent pour considérer [les] écoles indiennes comme des écoles blanches sans faire attention aux circonstances particulières» de ces écoles¹³. D'ailleurs, les oblats sont d'accord pour dire que l'enfant amérindien ne diffère pas de l'enfant blanc malgré des «nuances accidentelles». «Donc ce que la pédagogie a trouvé pour améliorer l'éducation chez les blancs [sic] peut servir chez l'Indien. À nous de nous en servir», écrivaient les oblats¹⁴. Par conséquent, on a appliqué les mêmes méthodes pédagogiques aux deux groupes d'enfants.

Tout en suivant les lois du gouvernement canadien, les oblats firent des efforts pour maintenir deux principes: enseigner en langues amérindiennes tout ce qui touche la religion et faire étudier ces langues aux missionnaires; enseigner aux enfants autochtones à ne pas rougir de «leur race et de leur langue». L'idée que les enfants des écoles résidentielles doivent être fiers de leur culture revient souvent dans les dossiers des oblats. Les religieux avaient aussi des opinions sur la discipline à employer dans les écoles résidentielles et sur la manière d'enseigner le catéchisme. Ils considéraient la sévérité excessive et le fait que les jeunes autochtones aimaient la liberté comme des sources de problèmes dans les écoles, causes de difficultés sur lesquelles il fallait travailler. Dans le domaine de l'enseignement du catéchisme, les oblats voulaient faire apprendre aux jeunes Amérindiens «les prières de leur peuple, les cantiques en usage chez eux», en plus des croyances chrétiennes habituelles. Dans la pensée des oblats, faire étudier aux jeunes Amérindiens le catéchisme dans leur langue était une solution pour montrer aux élèves que leur langue «est belle et doit être pour eux une cause de légitime orgueil»¹⁵. Il était donc important dans l'esprit des oblats que les enfants autochtones puisse garder leur culture:

Nous éduquons nos enfants non pour les désindianiser mais simplement pour faire disparaître leurs défauts, et faire d'eux de bons Indiens et de bons catholiques. Cherchons à améliorer la condition de nos Indiens. Tâchons de détruire leurs vices, tout en gardant dans leur cœur, l'amour de leur race et de la simplicité de leur vie¹⁶.

Aux yeux des missionnaires, la connaissance des langues amérindiennes était si nécessaire que le cri était enseigné au personnel religieux de l'école résidentielle d'Onion Lake¹⁷.

Deux oblats, M^{gr} Émile Legal et le supérieur général Théodore Labouré, ont eu une influence importante dans la philosophie suivie à l'école résidentielle d'Onion Lake et dans les relations entre les communautés religieuses et les autochtones. Émile Legal aimait échanger des réflexions et des conseils avec les communautés religieuses qui s'occupaient de l'éducation des jeunes Amérindiens. Dans une lettre du 3 octobre 1901 à la supérieure d'Onion Lake, il insiste pour que les missionnaires aiment les enfants qui leur sont confiés et leur fassent «sentir cette affection en toute circonstance et à tous les instants»; il considérait qu'en éducation, la douceur rendait de meilleurs résultats que la rigueur et, pensait-il, «même un défaut, même une faute, peuvent être corrigés avec des paroles de douceur»; «quand l'enfant se sentira entouré d'affection, il sera certainement moins porté à faire de la peine à ceux qui l'aiment». Quant à la surveillance, elle doit «être constante, sans être onéreuse pour les enfants»¹⁸. Ces idées, qui respectent l'enfant et visent à lui donner une certaine liberté, sans l'humilier, étaient inhabituelles au tournant du siècle et se rapprochent des principes pédagogiques utilisés de nos jours.

Le supérieur général des Oblats, Théodore Labouré, a rédigé un document qui donnait des instructions générales aux religieuses. Selon lui, au point de vue spirituel, l'école est le cœur de la mission amérindienne, et un bon directeur d'école reste en relations suivies avec les enfants retournés dans leur foyer. Les langues autochtones et leur utilisation étaient aussi une priorité pour Labouré qui considérait que le «pas le plus important pour évangéliser les Indiens était de parler leurs langues». Il critiquait fortement l'usage de l'anglais dans les relations avec les enfants et leurs parents. Il désapprouvait hautement

[...] l'interdiction faite aux enfants de parler indien, même en récréation [...] tellement stricte dans certaines de nos écoles, que tout manquement était sévèrement puni; au point que les enfants étaient portés à considérer comme une faute sérieuse de parler leur

langue maternelle et que, rentrés chez eux, ils avaient honte de la parler avec leurs parents¹⁹.

Labouré ajoute aussi que la volonté de l'Église n'était pas de «faire disparaître tout ce qu'il y a d'indien dans nos races indiennes». Cette ligne de conduite promouvant la conservation de la culture autochtone s'applique, paradoxalement, à l'évangélisation des Amérindiens et aux relations entre les missionnaires et les autochtones de tous les âges. En outre, Labouré était très traditionnel en ce qui touche la position des sœurs dans les missions, qui restent à ses yeux, malgré toutes les qualités qu'il leur trouve, «les collaboratrices des pères» sans grande autorité, sauf pour l'infirmerie. Dans le domaine de la discipline, il était réaliste. Les enfants, remarque-t-il, «ne se font pas toujours à la discipline de nos collègues, et il n'est pas nécessaire de les y contraindre». Il a essayé aussi de réglementer les visites des parents dans les écoles. Même s'il refusait l'installation des parents dans les écoles, il permettait aux écoles de les nourrir lorsqu'ils venaient rendre visite à leurs enfants. Quant aux programmes d'études des écoles résidentielles, qui étaient les mêmes que ceux des écoles pour les Blancs, Labouré dit préférer pour les écoles résidentielles un «programme d'études spéciales»¹⁹.

Les filles et les garçons recevaient à l'école résidentielle d'Onion Lake une éducation traditionnelle qui n'était pas réservée seulement aux autochtones. En plus d'apprendre à lire et à écrire, les filles recevaient une formation en couture, repassage, raccommodage, alors que les garçons apprenaient à manier des outils et à faire des travaux plus lourds. Le rôle du personnel enseignant changea selon les époques. Les sœurs avait commencé à montrer aux garçons comment travailler manuellement et utiliser des outils avant que les instructeurs masculins ne prennent en main l'enseignement du travail manuel aux garçons²⁰. L'école préparait les filles au mariage et aux soins à donner à une famille – en d'autres mots à devenir de bonnes mères, de bonnes cuisinières et de bonnes épouses –, alors que les garçons apprenaient à apporter des revenus à la famille qu'ils auraient à faire vivre. Très souvent les enfants de l'école, une fois adultes, se mariaient entre eux.

Quand une grande fille devait quitter l'école, soit pour se marier soit pour rester avec sa mère, je la prenais à la

couture toute la journée. Elle allait en classe pour la leçon de catéchisme seulement. À la couture, je lui montrais plus particulièrement à faire son trousseau. Nous leur donnions deux changes de tous les vêtements, en plus d'une couverture de lit faite avec des retailles de toutes les couleurs et agencées avec goût. À l'occasion du mariage, je leur faisais une robe un peu plus belle. Le mariage se faisait d'après le choix des parents²¹.

LES SERVICES SOCIAUX ET LES SOINS MÉDICAUX

L'autre responsabilité de l'école résidentielle était d'offrir des services sociaux et des soins médicaux aux autochtones et aux non-autochtones: «En acceptant de travailler auprès des Indiens, nous avons en quelque sorte assumer en partie la responsabilité de la nation canadienne vis-à-vis du bien-être social des premiers occupants de son territoire national»²². En effet, des bébés et des enfants d'âge préscolaire étaient souvent abandonnés aux religieuses ou laissés à l'école en attendant d'être adoptés ou retournés dans leur famille, une fois qu'un membre de la famille serait capable de les reprendre. Les chroniques de l'école donnent les détails des circonstances dans lesquelles ces enfants arrivaient chez les sœurs²³. La santé des élèves autochtones ainsi que celle des membres de la réserve et de la communauté blanche étaient une source continue de préoccupations pour les missionnaires. Au début du siècle, les religieuses consacraient beaucoup de temps et d'énergie à ces malades. Les maladies étaient nombreuses et difficiles à soigner: la grippe, la variole ou la picote, la diphtérie, les convulsions, la consommation, la coqueluche, l'amygdalite, la tuberculose, l'appendicite, la pneumonie, la danse de Saint-Guy, la rougeole, les hémorragies, les abcès ainsi que les nombreuses fractures et coupures²⁴. À noter que les sœurs et les oblats n'échappaient pas aux maladies et que, souvent, ils devaient se soigner en même temps qu'offrir des soins aux autres malades.

Le 26 octobre 1957, les missionnaires et la plupart des élèves, plus de cent vingt personnes, avaient la grippe. Les sœurs demandèrent de l'aide à un médecin et à deux infirmières de l'extérieur car elles ne pouvaient suffire aux soins de ces malades. Souvent, le nombre d'élèves malades